

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER



NOUVELLE SÉRIE
TOME 33-2
ANNÉE 2002

ISSN 1146-7282

Séance du 13 mai 2002

Réception de M. Frédéric de PARSEVAL

Ouverture de la séance par le président Jean-Pierre DUFOIX

Je déclare ouverte la séance de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Nous avons à procéder aujourd'hui à l'installation d'un membre titulaire au seizième fauteuil de la Section des Lettres, rendu vacant en 1998 par la disparition de Monsieur le Professeur Marcel Barral. Monsieur Frédéric de Parseval a été appelé à lui succéder. Je remercie Monsieur le Secrétaire Perpétuel, le Professeur Michel Denizot, de bien vouloir, suivant la formule consacrée, *aller quérir le récipiendaire pour l'inviter à prendre rang parmi nous*.

Je rappellerai tout d'abord qu'en application du règlement intérieur de l'Académie, article 10, *les séances publiques de réception comportent un discours de remerciement du récipiendaire avec éloge de son prédécesseur*.

Avant de donner la parole à Monsieur Frédéric de Parseval, je solliciterai encore l'intervention de Monsieur le Secrétaire Perpétuel, pour qu'il nous rappelle les noms et dates de réception des membres titulaires qui ont été affectés au seizième fauteuil de la Section des Lettres et ont ainsi précédé notre récipiendaire. Cette liste permet en effet de relever l'ouverture que représente pour l'Académie la diversité des professions qui sont celles de ces sept membres, diversité qui constitue l'une des richesses de notre Compagnie.

Lecture de la liste des membres affectés au seizième fauteuil de la section des lettres

Le Secrétaire Perpétuel

1847 MAURIAL Professeur de lycée,

1860 Marcellin FAUCILLON historien,

1868 Charles de TOURTOULON Avocat et historien,

1894 Emile BONNET Avocat archéologue et historien,

1922 Louis-Jean THOMAS Maître de conférences à la Faculté des Lettres,

1945 Marcel BERNARD Architecte,

1981 Marcel BARRAL Professeur à l'Université Paul Valéry
et Président de l'entente bibliophile.

Discours du récipiendaire

Eloge du Professeur Marcel Barral

Je remercie d'abord mon parrain, M. Henri Vidal, votre ancien secrétaire perpétuel, d'avoir pensé à moi pour succéder à M. le Professeur Marcel Barral, bien que cela ne me paraisse pas particulièrement justifié.

Mais si je suis aujourd'hui à cette place, je le dois surtout à M. le Professeur Jean Hilaire que je remercie d'autant plus vivement qu'il me recevra tout à l'heure dans cette illustre compagnie.

Je remercie également le Professeur Michel Denizot, le secrétaire perpétuel en titre et le Président actuel M. Jean-Pierre Dufoix pour leur concours pour l'organisation de cette journée.

Enfin je remercie le Ciel... et le doyen de la Faculté de Médecine qui a bien voulu mettre à notre disposition cet Amphithéâtre d'anatomie proche de ma maison où je vous recevrai dans un moment.

Mais j'allais oublier la famille de M. Marcel Barral et spécialement M. et Mme Andrieux ainsi que le libraire bien connu M. Clerc pour tous les renseignements qu'ils m'ont fournis sur la vie et l'œuvre de M. le Professeur Marcel Barral. C'est d'ailleurs un plaisir de les remercier aujourd'hui.

Enfin je dirai tout l'intérêt que j'ai éprouvé depuis deux ans à assister aux diverses séances de l'Académie, ce qui m'a permis d'apprécier la qualité des interventions et des diverses communications sur des sujets qui parfois me dépassaient mais que les conférenciers réussissaient à toujours rendre intéressants.

*
* *

Marcel Barral était né en 1913 à Ruoms dans l'Ardèche. Il avait huit ans quand son père, architecte, était venu s'installer à Montpellier où étaient fixés ses grands parents maternels. Il a habité rue Fontanon, près du Plan de l'Om où avait passé son enfance l'un de ses grands amis, l'architecte Marcel Bernard qui allait être son prédécesseur dans cette Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Il avait fait ses études supérieures à la Faculté des lettres de Montpellier où il avait été le condisciple et l'ami d'un autre futur membre de cette Académie, l'égyptologue François Daumas. Il avait commencé sa carrière au lycée de Clermont Ferrand puis il avait été nommé à Béziers en 1937; agrégé de Lettres vers la fin de la guerre, en 1944, il avait bientôt rejoint la ville de sa jeunesse. Il ne devait plus la quitter. Professeur au Lycée Henri IV à Montpellier de 1947 à 1960, il avait été élu à la Faculté des Lettres; il y fut nommé professeur en 1976.

Lorsque l'Académie des Sciences et Lettres l'a choisi pour occuper le fauteuil laissé vacant par la disparition de Marcel Bernard, il fut reçu en 1983 par François Daumas qui évoqua les souvenirs de leur vie d'étudiants. Déjà s'affirmait la personnalité de Marcel Barral et se dessinait toute l'orientation de sa carrière. Dans la vie montpelliéraine de cette époque en effet il leur était facile d'aller revoir des cours de linguistique, de poésie ou de philosophie ou bien encore de faire un thème latin sous

les ombrages du Jardin des Plantes. Ils arpentaient longuement les vieux quartiers autour de la papeterie de François Dezeuze, l'*Escoutaire*; comme lui ils écoutaient avec bonheur fuser les apostrophes et les réflexions dans cet occitan qu'ils connaissaient bien; dans leur enfance, ils le parlaient couramment encore qu'il fut interdit d'utiliser à l'école ce que l'on appelait le « patois ». Marcel Barral savourait ainsi les sonorités et la vivacité de cet idiome qui était pour lui inséparable du terroir auquel il vouait un attachement passionné. Leurs promenades dans le Montpellier d'alors dont les limites commençaient seulement à s'éloigner vraiment du dessin des anciens remparts, les menaient souvent chez les bouquinistes. Dans l'obscurité et la fraîcheur poussiéreuse de magasins antiques ils cherchaient des ouvrages peu courants; il leur arrivait parfois de découvrir avec enthousiasme des éditions reliées et de les acquérir à un prix encore abordable pour des bourses d'étudiants.

La linguistique, la littérature française et occitane, l'attachement au passé languedocien qui allait en même temps orienter Marcel Barral vers l'histoire, la bibliophilie, tout y était déjà : tout ou presque. Car il faudrait ajouter au goût pour la poésie des dons certains pour le dessin et la peinture. Dessins à la plume, aquarelles, peintures à l'huile avec un attrait particulier pour le paysage, constituaient son passe-temps favori. Ces dons qu'il savait cultiver on peut d'ailleurs les découvrir dans certaines éditions de ses œuvres. Parmi les illustrations de son ouvrage sur *Les noms de rues à Montpellier*, paru en 1989, il y a une aquarelle de la descente de Saint-Pierre vue de la Canourgue dans la perspective des tours de la cathédrale, signée d'un joli dessin des initiales MB. Cette aquarelle rend parfaitement la violence des contrastes entre ombre et lumière dans la chaleur de l'été. Sur la couverture du recueil de nouvelles édité en 1997, *Le dernier allemand*, une autre aquarelle correspond exactement à la description d'une ferme solognote en 1940, description qui se trouve dans le premier de ces récits : « au bout de la montée... quatre grands peupliers et, tapies dans une touffe d'arbres, une maison et ses dépendances. Une meule de paille de l'année précédente dressait son toit de tourelle pointu ». Artiste sensible autant que poète, Marcel Barral était aussi à l'aise devant un paysage plat presque monotone; en quelques touches il savait en saisir la douce luminosité et en rendre le charme discret.

*

* * *

Cet homme qui prenait le temps de peindre, ce linguiste qui demeurait un savant d'une grande modestie, était avant tout un gros travailleur. Et d'abord il a laissé une thèse considérable et remarquée, soutenue en Sorbonne en 1969. C'était un énorme livre de 627 pages intitulé *L'imparfait du subjonctif*. Pour suivre et comprendre l'évolution de la langue il y étudiait cette tournure d'un maniement si délicat et parfois un peu désuet avec la précision de la chirurgie la plus moderne. Mais n'allons surtout pas croire que pour se passionner pour l'imparfait du subjonctif avec la rigueur du linguiste il aurait manqué d'humour ! En offrant un exemplaire de sa thèse à son vieil ami Daumas il avait écrit une savoureuse dédicace qui faisait allusion à leurs séances de travail au Jardin des Plantes :

Insoucieux de la malheureuse *Narcisse*,
 Dans le jardin du Roi, tournant en rond,
 Le Militaire fanfaron
 Fut jadis du latin notre rude exercice.
 Selon la coutume et les us
 Qui régissent la dédicace,
 En souvenir de ce *Miles gloriosus*,
 En dusses-tu trembler de toute ta carcasse
 Et sentir sur ton chef se dresser tous tes tifs,
 Il fallait bien un jour que je te collocasse
 Mon « *Imparfait du subjonctif* ».

En guise d'exergue à ce très savant ouvrage faire ainsi une sorte de pied de nez au pédantisme, ce n'était pas sans élégance !

Marcel Barral a consacré toute sa carrière d'abord à l'enseignement de la littérature et c'est ainsi qu'il a été amené à collaborer à la collection de livres scolaires de Lagarde et Michard; mais surtout il s'est toujours adonné en même temps à la recherche et à l'écriture. Et il a beaucoup écrit. Ses très nombreux travaux sont essentiellement consacrés aux auteurs languedociens et à leurs œuvres depuis le XVII^{ème} siècle. Par là la curiosité du linguiste en faisait aussi un historien et c'était encore fouiller le passé lointain de Montpellier que d'en étudier les noms de rues. Il trouvait une sorte d'émulation et d'appui à l'association *L'Entente bibliophile de Montpellier* ayant son siège à la Tour de la Babote et dont il assumait d'ailleurs la présidence. *L'Entente bibliophile* a édité deux de ses ouvrages : deux éditions critiques, l'une des *Lettres* de l'abbé Jean Baptiste Favre à son neveu le chevalier de Saint-Castor en 1960, l'autre du *Conte des fées du Mont des Pucelles* en 1988. *L'Entente bibliophile* a également publié dans ses *Cahiers* à partir de 1993 plusieurs études de Marcel Barral : sur une œuvre d'Alfred Moquin Tandon *Le noyer de Maguelonne* écrit en 1836, sur la vie et l'œuvre du poète montpelliérain Jean-Antoine Roucher qui périt sur l'échafaud en 1794 avec André Chénier, ou sur *Les deux frères Boissier de Sauvages d'Alès, François le médecin et Pierre-Augustin le savant abbé*, à la fin du XVIII^{ème} siècle.

L'originalité de l'œuvre de Marcel Barral est particulièrement qu'il abordait avec une égale maîtrise le français et l'occitan où il retrouvait vraiment l'âme de son pays. Il avait beaucoup d'amis parmi ceux qui partageaient sa passion pour l'occitan; en collaboration avec un autre de ses grands amis et collègue de la Faculté des Lettres, Charles Camproux, il a écrit les *Contes et légendes du Languedoc*. Mais il faut tout de suite préciser qu'il se tenait à l'opposé d'un militantisme simpliste; il s'attachait au contraire, en scientifique, à l'étude de la langue occitane dans un seul but bien précis : en faire avancer la restauration dans sa forme la plus ancienne ou la plus pure et la plus belle. Il portait alors un intérêt tout particulier aux auteurs qui ont écrit à la fois en français et en occitan.

Aussi en 1971 a-t-il consacré un second livre à la vie et à l'œuvre de l'abbé Favre qui avait été prieur de Castelnau dans le dernier quart du XVIII^{ème} siècle. Favre s'exprimait dans la langue française mais il affectionnait aussi de rédiger en occitan et il a laissé ainsi des pièces qui constituent une part importante de son œuvre. Le contraste était grand entre les deux modes d'expression et sans doute prenait-il goût à retrouver, après la préciosité du français de son époque qu'il maniait agréablement, un mode plus fruste mais plus libre - et plus gaillard aussi - dans la langue de tous

les jours. Marcel Barral était précisément attiré par cet aspect. D'une manière générale le burlesque l'intéressait particulièrement et a tenu une place dominante dans ses recherches; il en étudiait les mécanismes linguistiques en opposant les expressions française et occitane.

*
* * *

Dans cette veine, celle du burlesque et de la satire, Marcel Barral a offert à l'histoire littéraire de sa ville une édition critique d'un pamphlet écrit vers 1701 sur la vie mondaine de la société des magistrats de la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier. Il s'agit du *Conte des fées du Mont des Pucelles*. L'auteur de ce conte, pour travestir la peinture de mœurs à laquelle il se livrait, s'appuyait sur une étymologie supposée du nom de la ville, *Mons puellarum*, et sur le goût littéraire de la féerie très en vogue à cette époque. Comme l'écrit Marcel Barral dans sa préface, « l'auteur du conte montre d'abord comment la passion du jeu s'est introduite dans les salons. Pour cela il fait ce que l'on pourrait appeler un rapide historique, rappelant que sur le *Mont des Pucelles* la tradition veut que les fées soient obligeantes et faciles à l'égard des chevaliers errants qu'elles attirent et au besoin retiennent chez elles. Avec les *fées Rouge Bec*, deux sœurs expérimentées et déjà d'un certain âge, sont présentées celles qui parmi les fées se détachent par la renommée de leurs salons : la *fée Sourricière*, si accueillante et si facile, qui montre ses jambes et ne craint pas les violents assauts car elle se démonte aisément; la vilaine *fée Merluchine*, vindicative et jalouse, qui fréquente les ogres et par là se distingue des autres; elle devient la rivale de la *fée Mamelue* ». Personnage principal, la *fée Mamelue* ambitieuse et intrigante qui veut s'élever dans la société entend faire contracter à son fils *Crapaudin* une alliance chez les grands, c'est à dire parmi les représentants de la haute noblesse et de l'autorité du roi. Pour cela elle organise une grande réception dans son château des environs et le prince *Tripas*, son époux, lui offre à cette occasion des parures et des bijoux. Mais les maléfices de la *fée Merluchine* gâchent la fête et font échouer ces beaux projets : entre autres choses, cette fée avait envoyé dans la tiédeur du soir des cohortes de moustiques à l'assaut des invités !

Ce texte n'était évidemment pas destiné à être édité mais il avait été recopié; des manuscrits avaient circulé sous le manteau et il s'était taillé un beau succès à scandale. Sans doute il y avait des conventions : les chevaliers errants étaient les bons tandis que les ogres étaient les libertins qui se nourrissaient de chair fraîche. Mais plus encore certains de ces manuscrits, d'ailleurs conservés dans notre ville, comportaient des clés, c'est à dire la liste des personnages avec en face de chaque surnom volontairement comique le nom de la personne dépeinte. Car les héros de cette histoire étaient des personnes facilement reconnaissables par les contemporains soit pour leur physique soit à cause de leurs travers : on pouvait reconnaître ainsi l'héroïne du conte, la *fée Mamelue*, *madame de Beaulac*, la *fée Sourricière*, *madame de Ratte*, la vilaine *fée Merluchine*, *madame de Curduchesne*. Le *Gros Champignon* était *Joseph Bonnier*, le *Grand Pontife l'évêque Joachim Colbert*, sans oublier le *Nègre Volant* le *Père Lecomte, Jésuite*.

Cette œuvre méritait bien que l'on s'y arrêtât aujourd'hui car la saveur de ces clés ne se limite pas aux personnages mis en scène. Le manuscrit de la Société archéologique en attribuait en effet la paternité à « Monsieur de Plantade fils », c'est

à dire à François de Plantade qui était d'une famille de conseillers à la Cour des aides où il fut lui-même conseiller puis avocat général. Or ce magistrat s'intéressait aussi aux sciences telles que la météorologie et l'astronomie. Il y avait acquis une renommée certaine et c'est à ce titre, en tant que mathématicien, qu'il a été dès 1706 membre de la *Société royale des sciences* de Montpellier dont notre Académie continue aujourd'hui la tradition. Honnête homme et pamphlétaire à l'occasion, François de Plantade fut même, monsieur le Secrétaire perpétuel, l'un de vos lointains prédécesseurs dans vos fonctions !

*

* *

Cette édition critique du *Conte des fées du Mont des Pucelles* était sortie en librairie en 1988. L'année suivante Marcel Barral publiait un autre ouvrage savant, à la fois essentiel dans son œuvre et remarqué : *Les noms de rues à Montpellier du Moyen Age à nos jours*. Il y faisait la critique et la synthèse des travaux déjà parus sur la question en y ajoutant sa propre science. La variété des thèmes, la formation des noms de rues, les modes suivies dans les attributions, les erreurs d'interprétation et les changements de sens, tout était soigneusement analysé. La dernière partie du livre offrait encore un précieux classement des noms de rues d'après les anthroponymes, grande variété de personnages au premier rang desquels figuraient professeurs de médecine, chirurgiens, botanistes, pharmaciens, professeurs de science et de pharmacie : ce qui n'étonnera certes point à Montpellier, ville riche du prestigieux passé de sa Faculté de médecine. Cet ouvrage, au demeurant toujours à l'affût des racines occitanes, était très sérieux et fort solide mais laissait toujours percer l'humour avec lequel son auteur abordait les choses. Au début du chapitre consacré au noms de rues des lieux de prostitution - il y en a eu - il note que l'on trouve dans les anciens compoix des expressions comme *la traversa que va a las filhas* (1387) ou *davan las filhas* (1404). Il cite encore l'expression *al bordel des fraires menors* (1387) mais il ajoute aussitôt : « il faut entendre qui se trouvait à côté du couvent des Frères mineurs, au faubourg de Lattes »...

Dans les dernières années de sa vie et dans un tout autre registre, Marcel Barral a réuni en un recueil édité en 1997 des nouvelles écrites dans sa jeunesse aussitôt après la guerre. Le titre en était : *Le dernier allemand et dix autres nouvelles languedociennes des années 1940-1944*. Ces textes transcrits sur un cahier d'écolier étaient demeurés durant un demi-siècle au fond d'un tiroir mais ses amis et ses enfants l'avaient convaincu de les publier. Sans doute affirme-t-il dans sa préface que les personnages et les faits étaient imaginaires et se montre-t-il bien conscient des imperfections d'une œuvre de jeunesse. Mais c'était évidemment une manière de masquer tout ce qu'il y avait mis de lui-même, de son expérience de la guerre où le courage côtoyait une extrême sensibilité aux drames humains.

*

* *

Marcel Barral a laissé le souvenir d'une personne affable, bienveillante et disponible, d'un linguiste et homme de lettres passionnément attaché à son pays languedocien. Disponible, il l'était pour entamer une recherche dès qu'un sujet lui

était suggéré par un membre de l'*Entente bibliophile*; dans les semaines qui suivaient il arrivait avec un dossier déjà élaboré. Mais il était tout aussi prêt à se dévouer dans la discrétion pour une cause très altruiste, comme il l'a montré par exemple en prenant une part très active à l'organisation de la Mutuelle Générale de l'Education Nationale dans le département de l'Hérault. Quant à son enracinement en Languedoc, après Montpellier c'est en Aveyron, à Nant, qu'il aimait vivre. Il y avait acquis une maison dès 1963 pour y goûter chaque année des vacances dans la douceur familiale, entouré de ses enfants et petits-enfants. Dans ses longues promenades il s'émerveillait devant « la beauté de la nature organisée par les hommes » selon son expression favorite. A bicyclette il parcourait le pays à la recherche d'un coin où s'installer pour peindre. En toutes circonstances il n'aurait jamais manqué une occasion de parler longuement avec les habitants : sa bonhomie naturelle l'y portait mais le linguiste devait aussi se délecter de ses conversations à bâtons rompus où l'on imagine aisément que l'occitan tenait une bonne place. Et c'est dans cette terre qu'il choisit de venir dormir pour l'éternité.

Réponse du Professeur Jean HILAIRE

M'adresser à vous à l'occasion de votre réception dans notre Académie est un réel plaisir et d'autant plus grand qu'il ne vient d'aucune raison protocolaire. Je me trouve en effet dans cette position singulière d'être certes votre aîné - Oh! de très peu - pour l'état civil mais, si je puis dire, votre cadet - Oh! de très peu aussi - dans l'ordre d'entrée à l'Académie... Mais si votre parrain, le professeur Henri Vidal, m'a suggéré de vous répondre aujourd'hui c'est qu'il savait que vous comptiez parmi les personnes vers lesquelles est allée ma sympathie depuis mon récent retour à Montpellier. L'amitié dont vous m'avez honoré est née tout simplement, sans le secours d'interminables paroles, et je me garderai bien d'évoquer à ce propos les vieux poncifs sur la naissance de l'amitié : d'ailleurs en trouverais-je un qui convienne vraiment dans le cas présent ? Car ce discours ayant été pour nous une occasion de faire plus ample connaissance, nous avons découvert alors qu'en 1947 nous avions été condisciples dans la même année de droit sans même nous en apercevoir... A ce moment-là nous étions d'ailleurs l'un et l'autre montpelliérains depuis peu de temps.

Vous êtes né à Sète et vous y avez vécu jusqu'en 1943. Pour moi qui, à peu près à la même époque, découvrait les rivages de la Méditerranée il m'aurait alors semblé que vivre à Sète était un rare privilège. Traverser les canaux en se promenant, grimper au mont Saint Clair et se brûler les yeux aux roses du paysage et au bleu intense de la mer en suivant toutes ces lignes convergentes vers l'horizon, redescendre vers le port et admirer les reflets dans les eaux calmes à l'abri de la jetée : autant d'éblouissements que je devais retrouver plus tard avec émotion en admirant certaines toiles d'Albert Marquet peintes en 1924 et exposées au Musée de Lodève en 1998. Il est vrai que j'avais un peu, et aujourd'hui encore d'ailleurs, la nostalgie d'un autre port où j'avais passé mon enfance, Nantes que l'on appelait alors la Venise de l'Ouest. Pour aller au grand lycée je devais traverser quatre fois par jour deux canaux et je voyais souvent passer des péniches. Mais je crois bien que vous qui étiez sètois, après un détour par Marvejols durant des années de guerre c'est à Montpellier que vous avez été heureux de vous retrouver.

De fait, la vie d'étudiant à Montpellier dans l'immédiat après guerre était bien agréable et enrichissante. Pour un juriste, la licence en trois ans qui était pourtant un modèle de formation générale ouvrait des horizons sans surcharger de travail. La Faculté aux effectifs encore réduits était fort hospitalière même dans ses vieux locaux. On suivait les cours avec agrément, ceux de l'élégant Pierre Tisset, ceux du doyen Becqué dont, il est vrai, on ne parvenait pas toujours à partager la passion pour les privilèges et hypothèques, ceux d'Henri Cabrillac qui savait rendre si vivant le droit commercial, sans oublier ceux du doyen Pequignot qui nous initiait au service public. La vie dans le Montpellier d'alors c'était aussi l'intérêt de voir sans retard les derniers films et de suivre les tournées théâtrales à une époque qui laisse encore aujourd'hui l'impression d'un feu d'artifice permanent. Pour moi-même, et je pense que nous sommes nombreux à partager ce souvenir, c'est encore le plaisir toujours renouvelé d'accompagner un ami jusque chez lui après une conférence ou une séance de cinéma, puis d'être soi-même raccompagné à domicile et ainsi de suite dans la quiétude d'une nuit de printemps pour le simple intérêt de pouvoir discuter passionnément durant des heures...

Mais la vie d'étudiant a une fin, du moins pour le plus grand nombre et heureusement d'ailleurs, et vous voilà, votre licence en poche, prêt à embrasser la profession bancaire dès 1950. En fait, je crois que vous vous y sentiez un peu appelé ne serait-ce que par tradition familiale d'autant que, m'avez-vous dit, vous étiez l'aîné : cela pouvait avoir des avantages dans les siècles passés mais cela aussi a créé de tout temps des devoirs ou en tout cas impliqué une certaine mission. Depuis 1945 le nom de Parseval était en effet attaché à un établissement bancaire qui venait de dépasser le siècle d'existence.

Votre père, Jean de Parseval, descendait d'une vieille famille de la noblesse mâconnaise « vivant noblement » comme on disait avant la Révolution, mais il était né à Uzès; votre grand père fut d'ailleurs le maire de cette ville. Votre père avait épousé Elisabeth Dupuy qui était, quant à elle, d'une famille sètoise de banquiers. La banque Catrix et Coste créée en 1845 était devenue la banque Dupuy-Coste en 1883 et finalement Dupuy de Parseval en 1945. Vous pardonnerez, je pense, à quelqu'un qui a enseigné l'histoire de la banque pendant des années d'évoquer en quelques mots l'époque où cette banque a été créée. Ce n'est point - ou tout au moins pas uniquement - manie de vieux professeur mais cette histoire éclaire directement l'évolution de cette banque aussitôt après la guerre et donc le déroulement de votre propre carrière.

Ainsi vers la fin de la Monarchie de juillet, en 1845, la création de la banque Catrix et Coste correspondait à un réel besoin dans la vie du port de Sète. Lors de la première révolution industrielle, dans la seconde moitié du XVIII^{ème} siècle, à la différence de l'Angleterre la France avait manqué d'un système bancaire puissant et ramifié. Les gros négociants étaient encore contraints le plus souvent de jouer le rôle de banquiers vis à vis de leurs clients pour pouvoir commercer; le « marchand-banquier », comme disent les historiens, était une institution. L'intense développement des affaires après 1830 a provoqué à la fois des accès répétés de fièvres spéculatives et de nombreuses créations de banques locales. Dans l'euphorie, et à l'image de ce que l'on a appelé la « nouvelle économie » de nos jours, on créait des sociétés en commandite non soumises à autorisation gouvernementale à la différence des sociétés anonymes avec les vocations les plus diverses. La rentabilité de telles sociétés était loin d'être toujours assurée mais leurs actions - que l'on achetait quasiment les yeux fermés - s'envolaient en bourse : ainsi en fut-il d'une société pour extraire du beurre de l'écorce des arbres et même d'une autre société qui devait fabriquer des boulets carrés pour les canons. Ces aventures se terminaient, il va sans dire, dans de retentissantes faillites. De leur côté les établissements bancaires qui se créaient un peu partout étaient parfois très éphémères, ce qui ne fut pas le cas de la banque Catrix et Coste. Plus tard, sous le Second Empire, on allait assister à la naissance de très grandes banques réunissant des capitaux considérables, à la suite de la création du Crédit lyonnais par Henri Germain qui entendait commencer à drainer l'épargne populaire. La banque Catrix et Coste, banque locale solidement implantée, n'en avait pas moins sa place et passa ainsi la première moitié du XX^{ème} siècle.

Mais en entrant dans cette très ancienne maison bancaire en 1950 vous ne pouviez encore apercevoir clairement quelle orientation nouvelle vous attendait : vous aussi comme beaucoup d'autres vous avez peut-être eu plus tard l'impression d'avoir été entraîné dans un monde nouveau car les métiers de la banque se diversifiaient rapidement au delà de celui auquel vous pensiez être destiné. Le système bancaire entamait une fois de plus, sitôt la guerre finie, une profonde révolution; très vite c'est dans cette atmosphère que vous avez été amené à travailler. Vous avez assisté à la désuétude de certains services, par exemple celui des titres, mais à l'apparition de nouveaux services comme la distribution du crédit au logement ou encore la domiciliation des factures des services publics qui réclamait des banques un effort d'équipement pour le traitement de masse. L'intervention de l'Etat allant dans le sens d'une concurrence accrue les banques locales étaient amenées inévitablement à entrer dans des réseaux. Votre banque était assez solide pour bien trouver sa place et vous avez vécu cette évolution capitale tout au long de votre carrière qui vous a amené dès 1972 au directoire de la société dont vous avez exercé la présidence en 1981. Votre position était telle dans la profession bancaire que vous avez été mandaté pour la représenter au Conseil économique et social du Languedoc Roussillon durant dix huit années jusqu'en 2001.

*

* * *

Si la Banque avait certes rempli votre vie, vous avez toujours eu le goût des vieilles pierres et des vieilles maisons. C'est une passion que vous partagiez avec Catherine Azaïs que vous aviez épousée en 1957 et qui vous a donné quatre enfants plutôt tournés d'ailleurs vers les arts. Si elle avait plus que vous, m'avez-vous dit, le goût des grands voyages, vous aviez bien en commun à la fois l'amour de la maison et celui des jardins. Permettez-moi d'évoquer ici sa mémoire. Nous l'avions rencontrée, mon épouse et moi-même, en 1996 au marché aux fleurs quelques mois avant qu'elle ne quitte ce monde accablée par une maladie implacable. Appuyée sur sa canne elle marchait lentement et s'arrêtait pour admirer un parterre de rosiers; mais on sentit aussitôt en elle à l'approche d'une présence amie la volonté de montrer toujours la silhouette très droite qui avait été la sienne. Sans doute avait-elle ce jour-là malgré sa santé précaire encore l'énergie de mûrir quelque projet d'aménagement de son jardin. Depuis vous avez pris le relais. Car je ne crois pas forcer la vérité en disant que votre épouse avait fait aussi entrer dans votre vie une maison, l'Hôtel Haguenot qui était dans sa famille depuis 1860 où son arrière grand père Auguste Azaïs en avait fait l'acquisition. Le soin que vous mettez à maintenir - plus encore qu'à simplement entretenir - cette maison qui était échue à Catherine Azaïs m'apparaît encore de votre part comme une belle marque de fidélité.

La construction de l'Hôtel Haguenot autour de 1750 sur la partie sud de la colline du Peyrou avait été une conséquence des travaux d'urbanisme de l'époque et plus précisément de l'aménagement de la place royale. Henri Haguenot avait en effet choisi d'édifier là sa maison de campagne parce que ce lieu qui est situé aujourd'hui au cœur même de la ville était alors dans la banlieue, hors les murs, mais pas trop loin non plus de sa résidence habituelle qui était située près de la cathédrale. Il avait acquis ce terrain des Pères de la Merci, rédempteurs des captifs, dont il était le médecin et dont l'actuelle Eglise Sainte Eulalie toute proche était d'ailleurs la

chapelle. Son ami, l'architecte Jean Antoine Giral qui avait déjà dessiné la place royale a également dirigé les travaux de la Folie Haguenot en 1751 et surtout en 1757 où le bâtiment a pris sa configuration définitive. Giral portait une profonde amitié à Henri Haguenot mais je croirais volontiers aussi qu'il avouait également un attachement particulier à cette maison lorsqu'il écrivait : *«...je ne prétend aucune sorte de paiement non seulement pour tous les dessins, peines et soins que je me suis donné à l'occasion des bâtiments et de son jardin jusques à présent, mais encore pour tous ceux qu'il voudra faire à l'avenir.. »* Et il ne manquait pas d'associer à juste titre le jardin et le bâtiment entre lesquels il avait réussi à créer une si parfaite alliance.

L'Hôtel Haguenot réunissait en effet tous les caractères des Folies du milieu du XVIII^{ème} siècle, ces « maisons des champs » qui ornaient la banlieue tout autour de Montpellier. Ces bâtiments ne se voulaient pas monumentaux et cherchaient surtout à allier en des proportions harmonieuses tous les agréments de l'architecture de leur temps. La Folie Haguenot offrait un logis de plain-pied distribué tout en longueur de part et d'autre du grand salon. L'élégance de l'ensemble était soulignée par une décoration intérieure de gypseries et par la sculpture qui ornait façades et jardins. Il n'est que de pénétrer aujourd'hui par la porte monumentale construite par Giral du côté du Peyrou lorsque la lumière du soleil déclinant fait chanter la pierre de Saint Jean de Védas pour goûter le charme du lieu et la légèreté d'une atmosphère encore préservée des bruits de la rue.

Aussi je vous dirai, monsieur, que lorsque vous me faites l'amitié de m'accueillir dans votre maison je me croirais presque revenu deux siècles et demi en arrière : pour cette raison assurément mais aussi pour une autre raison que nos confrères connaissent très bien au point qu'ils commenceraient même peut-être à s'étonner que je ne l'aie pas rappelée plus tôt. C'est que d'une certaine manière cet Hôtel est directement lié à l'histoire de notre Académie. Car au milieu du XVIII^{ème} siècle celui qui l'a fait construire, Henri Haguenot, était professeur à la Faculté de Médecine et Conseiller à la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier et surtout membre de la Société royale des sciences de Montpellier où il a occupé le second fauteuil de la classe de botanique avant d'être transféré en 1741 au troisième fauteuil de celle de chimie. Ses recherches s'étendaient en effet sur un registre assez large allant d'un mémoire sur la fonte des glaces à des communications sur les dangers des inhumations dans les églises, sur une méthode de traitement des maux vénériens ou encore à des observations sur l'hydrophobie. C'est donc durant la saison estivale dans sa maison de campagne que Henri Haguenot réunissait les membres de la société royale dans le grand salon. Il avait même fait aménager sur la toiture de l'Hôtel une terrasse pour servir d'observatoire. On imagine aisément par une belle soirée d'été quelques membres de la société empruntant avec lui un petit escalier pour aller procéder à leurs observations astronomiques avec la magnifique lunette qu'il a d'ailleurs léguée à la Faculté de médecine.

*

* *

De la même manière que vous maintenez les bâtiments vous êtes très attaché aux meubles, aux objets de toute sorte, aux peintures ou aux gravures qui sont réunis dans votre maison. Pourtant vous n'êtes pas vraiment collectionneur et vous aimez vos livres sans être vraiment bibliophile. Vous n'en avez pas l'esprit qui devient

parfois un travers dans l'accaparement. En réalité votre attachement aux beaux objets est d'abord lié à l'intérêt qu'ils présentent dans l'histoire de votre famille au point que c'est finalement celui-là qui prend le pas. Chez vous cet amour des beaux meubles en particulier vient de ce qu'ils font corps avec la maison et il est d'abord, une fois encore, l'expression de l'attachement à la tradition familiale. Et cela me semble parfaitement expliquer que votre plus grand plaisir n'est pas tellement de les caresser du regard avec l'esprit du maître, car vous êtes éloigné de la vanité du propriétaire; il est surtout de les entretenir et bien plus encore, par-dessus tout, de les restaurer. Vous avez certainement bien moins cherché à augmenter une collection qu'à rendre à chacun son éclat ou son état premier. D'ailleurs aucune des meilleures adresses en ville pour la restauration ne vous est inconnue et mieux encore vous êtes toujours prêt à les indiquer comme si vous aimiez faire partager aux autres ce plaisir particulier de redonner vie à un bel et vénérable objet. Bref, si vous me pardonnez cette boutade, vous vous ruineriez plus volontiers en restauration qu'en acquisition !

La maison en effet est un tout : murs, mobilier, hommes en famille et souvenirs. Et ce qui est chez vous une passion qui dépasse de beaucoup celle des vieilles pierres vous a encore entraîné depuis des années à consacrer une partie de votre activité à l'association « Les vieilles maisons françaises ». Votre épouse était très attachée à cette association qui s'est donné pour tâche de faire connaître cette part du riche patrimoine de notre pays et d'encourager ceux qui se vouent à sa sauvegarde. Catherine de Parseval avait été secrétaire de la délégation de l'Hérault mais, le moment venu, sa santé étant déjà affaiblie elle avait dû renoncer à en assumer la présidence et vous avez alors accepté de vous en charger. Ce que je retiendrai de cette association pour la connaître un peu c'est que bien qu'il s'agisse au premier chef de faire découvrir manoirs ou châteaux il n'est question que de « maisons ». Mais ce n'est pas un hasard et il n'y a rien là de réducteur. Bien au contraire malgré les tendances du langage actuel cette manière de s'exprimer est beaucoup plus pleine que si l'on parlait simplement de bâtiments. Car on ne s'attache pas seulement ici aux murs et à tout ce qu'il peuvent encore abriter de beaux meubles et de beaux objets mais on évoque en même temps toute l'humanité qui s'est attachée aux lieux et souvent durant des siècles. Bien plus encore cette référence à la maison n'englobe pas seulement les efforts souvent immenses de ceux qui s'efforcent de maintenir cette atmosphère impalpable; elle vise aussi le fréquent acharnement de ceux qui ayant repris un bâtiment parfois en ruines, quand il ne restait plus que les murs, le restaurent et réussissent à lui redonner vie. Cet hommage à la maison rejoint la notion quasi antique et en même temps très méridionale de l'hôtel à la fois bâtiment, havre et lieu de mémoire de la famille. C'est un cadre de pensée qui vous est familier et qui est le fondement même de votre action.

Mais ceux qui vous connaissent et qui m'écoutent pourraient penser que c'est mon propos qui devient réducteur car à trop prolonger ce discours je risquerais de ne donner de vous que l'image d'un dilettante replié sur sa famille et sa maison, image bien fautive assurément. C'est que le bénévolat ne vous fait pas peur; mieux encore vous ne refusez pas les tâches qui nous paraissent à tous bien ingrates et qui le sont effectivement dans certaines circonstances, même pour ceux qui ont, comme vous, une longue expérience des choses financières. Vous les acceptez cependant de bonne grâce et vous les remplissez dans la simplicité. Ainsi avez-vous été amené à vous intéresser longuement à l'*Œuvre montpelliéraine des enfants à la mer*, plus connue des montpelliérains sous le nom d'Institut Saint-Pierre à Palavas, œuvre à laquelle un

autre membre de l'Académie trop tôt disparu, le professeur Jean-Gabriel Pous, avait donné tant de lui-même. Vous y avez eu le titre de trésorier durant longtemps et vous êtes toujours membre du Conseil d'administration. Mais vous me permettrez d'insister surtout, à cause de la responsabilité qui y était attachée, sur votre rôle dans l'*Association immobilière du Faubourg Saint Jaumes* qui coiffe la propriété immobilière du Collège de l'Assomption et de l'école primaire Sainte Thérèse. Si là également vous êtes encore membre du Conseil d'administration, vous en avez été durant longtemps le président. Or cette institution se trouvait à un moment capital de sa vie et vous avez dû l'accompagner dans sa profonde et combien délicate rénovation. Je rappellerai simplement que sous votre présidence ont été réalisées des tranches de travaux pour un montant total de l'ordre de vingt millions de francs.

*
* *

Au moment de conclure, vous avouerais-je, monsieur, que je ne suis pas loin de croire qu'en plus de vos mérites, vous étiez l'objet d'une sorte de prédestination ? Déjà par le truchement de cet Hôtel venu sous votre sauvegarde par la famille de votre épouse il me semblait que le destin vous avait rapproché de l'Académie, du moins à travers le souvenir de l'un de ses premiers membres et des plus renommés Henri Haguenot. Or voilà qu'en préparant cette réponse je m'aperçus que vous comptiez vous-même parmi vos lointains parents par les Parseval un mémorable académicien, Pierre-Joseph d'Amoureux. Il était membre associé ordinaire de la société royale à la fin du XVIII^{ème} siècle. Médecin, botaniste, il fut aussi associé à la conservation de la bibliothèque léguée par Haguenot à l'Hôpital Saint Eloi. Or cette bibliothèque fut le premier fonds de la bibliothèque de la Faculté de médecine. En faisant la découverte de cet autre lien, avec une délectation d'historien je le reconnais, je me disais comme en cet instant, cher ami, qu'évoquer ces illustres devanciers serait une heureuse manière de vous souhaiter la bienvenue dans notre Académie.

Allocution de clôture

par le président Jean-Pierre DUFOIX

La silhouette de notre regretté Confrère Marcel Barral va maintenant s'éloigner de nous et j'avais dans les yeux, écoutant l'éloge prononcé, l'image de son regard vif derrière ses lunettes et de sa crinière blanche. Merci, Monsieur, de ce témoignage que vous avez porté sur un homme qui a honoré la Section des Lettres et l'Académie toute entière.

L'intervention du Président qui clôture la séance de réception, n'est pas un discours, mais une simple allocution de bienvenue. J'y souscris avec plaisir.

J'ai, Monsieur, une dette envers vous. Si vous l'avez oubliée, je vous en rappellerai le motif dans un instant, mais je voudrais auparavant, dire deux choses : la première est le bonheur, et pourquoi pas l'émotion bien légitime, de retrouver pour une fois, après la clôture de cette séance, le chemin de l'hôtel Haguenot, la folie que fit construire le Conseiller Henri Haguenot hors les murs, une maison des champs, comme l'a excellemment rappelé le Doyen Jean Hilaire. Le salon de la maison qui est aujourd'hui la vôtre, a vu se réunir ainsi à la belle saison les membres de la Société royale des Sciences. Nous avons aussi appris que certains scientifiques, parmi les prédécesseurs de notre éminent Confrère le Professeur Henri Andriolat, présentaient à l'admiration des Sociétaires, les constellations du ciel montpelliérain. Henri Haguenot leur permettant de les découvrir du haut de la terrasse de son hôtel, ceci laisse à penser que certaines séances se terminaient tard dans la nuit et que nos grands anciens devaient fort apprécier l'hospitalité de leur hôte. Le second point que j'évoquerai brièvement sera pour rappeler la place de l'hôtel Haguenot dans la chronologie des séances académiques. Je solliciterai de vous deux minutes d'attention, sans vouloir refaire ici et maintenant l'historique de la Société royale des Sciences, qui avait ouvert la voie sous la Révolution et l'Empire, à la Société libre, et à la suite à notre Académie. La Société officialisée en 1706 avait d'abord siégé jusqu'en 1713, rue des Etuves, au numéro 27. Elle reviendra rue des Etuves après avoir été hébergée un temps, de 1713 à 1718, chez le Conseiller Laures. En 1739, le Maréchal d'Asfeld l'installe à la tour de la Babote. C'est en 1761 qu'Henri Haguenot, qui est Sociétaire depuis 1741, invite la Société royale des Sciences à tenir séance chez lui. Ainsi que l'écrivait au siècle dernier, ce spécialiste de l'histoire des vieilles demeures montpelliéraines qu'était Albert Leenhardt, la Société royale avait espéré et semble avoir eu des raisons de croire, que l'hôtel Haguenot lui serait légué. Déçue et ne pouvant s'entendre avec les héritiers elle fit l'acquisition en 1776 de l'hôtel des Guilleminet, 31 rue de l'Aiguillerie. La Convention, qui, suivant la splendide formule du bêtisier des mots de l'histoire avait décrété que *la République n'avait pas besoin de savants*, dissoudra le 8 août 1793 les Académies et institutions analogues. Voilà comment, et je ne vous l'apprendrai pas, nous n'avons fait, Monsieur, qu'un rapide passage chez vous mais cela doublera notre plaisir d'y revenir aujourd'hui. Je terminerai ce saut de plus de deux siècles en arrière en donnant la liste des 13 membres de la Société royale qui ont été reçus précisément à cette période et qui ont donc découvert votre

maison en même temps de l'Académie ou Société d'alors. Je cite ces nouveaux promus dans l'ordre des fauteuils : les anatomistes Jacques Sarrau et Henri Fouquet, le professeur à l'Université de médecine Gabriel François Venel, sommité scientifique dont les travaux sur la chimie raisonnée ont précédé ceux de Lavoisier, le docteur Coulas (prénom non répertorié) le docteur Pierre Joseph Amoureux, le professeur Antoine Gouan, tous trois botanistes, le physicien Jean-Baptiste Romieu, le botaniste Pierre Cusson, le Chirurgien Guillaume Amoureux, le professeur de chirurgie Jacques Sarrau, et enfin le dernier que nous connaissons un peu mieux en raison de la précédente séance de réception : le physicien Jacques Poitevin. Ce sont, Monsieur, vos treize prédécesseurs à l'Hôtel Haguenot, sous le règne de Louis XV ou effleurant le règne de Louis XVI !

Voici pour terminer quelle est ma dette personnelle envers vous : en effet, Monsieur le Délégué régional de l'association des Vieilles Maisons Françaises, - je dirai des VMF -, j'ai été inscrit comme membre des VMF pendant un bon nombre d'années, d'abord sous l'efficace et bienveillante autorité de Madame Germaine Ségaut, amie de l'Académie de longue date, puis sous la vôtre, sans omettre au passage l'important travail qu'ont effectué Madame Monique de Lagarrigue et votre épouse. Je n'ai jamais eu, hélas, la moindre participation à votre association en raison de contingences professionnelles et personnelles contraignantes. Je le regrette. Comment alors m'en faire pardonner ? Je voudrais pour cela dire *in fine* tout le bien que je pense de cette association, fondée en 1958, qui se dévoue sans compter, mobilisant les énergies en faveur de notre patrimoine national. Les VMF assurent une sensibilisation des propriétaires d'édifices anciens, de parcs et de jardins, mais aussi du public avec une action non négligeable vers les scolaires. Les VMF ont adhéré à la Fondation du Patrimoine. Elles encouragent la formation professionnelle avec l'aide des Compagnons du Devoir du Tour de France. Elles sont en partenariat avec certaines Universités, Paris IV Sorbonne ou Université du Maine par exemple, pour des maîtrises de géographie ou d'histoire de l'art. Elles appuient ces contacts par des conférences. Elles assurent la promotion de la qualité dans les domaines de sauvegarde, réhabilitation, restauration, mise en valeur et utilisation ou réutilisation de monuments, décors, bâtiments, parcs ou jardins. Seules ou en partenariat, elles appuient financièrement ces actions de promotion patrimoniale par de nombreux prix - j'en ai relevé plus de vingt-cinq - parmi lesquels on trouve les prix VMF bien sûr, mais aussi prix des maisons rurales, et ceux qui se rattachent au souvenir des Amodio et des La Tour-d'Auvergne.

Voilà, Monsieur, le témoignage que je voulais rendre au sujet des Vieilles Maisons françaises en recevant en notre Compagnie celui qui a été le Délégué départemental de cette association et qui est aujourd'hui son Délégué régional pour le Languedoc-Roussillon. Je n'aurai garde d'oublier que vous ont précédé au poste que vous occupez maintenant aux VMF, avant que le relais n'ait été pris par Madame Ségaut, deux membres de notre Académie, René de La Croix, Duc de Castries, et Marcel Ségaut, Préfet. En vous recevant, Monsieur, je dirai que j'associe à vous-même votre épouse disparue, Catherine, dont nul n'ignore parmi les membres de votre association et au-delà, l'efficacité et le dévouement dont elle a fait preuve comme Secrétaire aux côtés de notre amie Germaine Ségaut puis à vos côtés, pour les VMF.

En qualité de Président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, je déclare solennellement l'Académie heureuse et honorée de recevoir officiellement aujourd'hui comme membre titulaire au seizième fauteuil de la Section des Lettres, Monsieur Frédéric de Parseval. La séance est levée.